

A l'hôpital de la Charité avec les Goncourt ⁽¹⁾

par Pierre VALLERY-RADOT

Au 67, boulevard Montmorency, un petit hôtel du siècle dernier serré entre de hauts immeubles, rappelle le souvenir de deux romanciers, dont l'un est encore évoqué à propos d'un prix distribué annuellement par une société littéraire. C'est l'ancien « Grenier » des Goncourt dont un médaillon orne la façade. Sur un fond de marbre rose, une tête en bronze représente le profil de l'aîné des deux frères, Edmond. C'est en 1868 qu'ils s'installèrent ici pour fuir le bruit de la rue Saint-Georges.

Sept ans plus tôt, ils venaient de trouver, non sans mal, un éditeur pour leur roman « *Sœur Philomène* » dont le manuscrit leur avait été refusé pour « le lugubre et l'horreur du sujet ». Ainsi comme Baudelaire et Flaubert, ils apprenaient à leurs dépens que « vouloir faire du neuf, ça se paye ». Si leur œuvre avait été « l'œuvre de tout le monde, une œuvre moutonnaire et plate, le roman que chacun fait, et que le public a déjà lu », leur volume aurait été « accepté d'emblée ». (Journal du 17 mars 1861). Comme eux, ils connaîtront les bancs du Tribunal correctionnel. Aucune des difficultés de la carrière littéraire ne leur sera épargnée : échecs, défaites, amertumes. Adeptes de l'école naturaliste bien avant Zola, ils savaient qu'à moins de faire œuvre d'imagination, ce n'est pas en chambre qu'on fait du réalisme.

Pour trouver leur inspiration, c'est d'après nature qu'ils travaillent, le document humain pouvant seul leur apporter la couleur locale. Toujours à l'affût d'un épisode original, c'est dans une conversation avec Louis Bouilhet (2), au cours d'un déjeuner chez Flaubert, qu'ils puisèrent le sujet de leur roman : « une tendre histoire sur une sœur de l'Hôpital de Rouen, où il était interne. Il avait un ami, interne comme lui, et dont cette

(1) Communication présentée à la Société Française d'Histoire de la Médecine le 11 avril 1964.

(2) Poète et auteur dramatique (1821-1869). Condisciple et ami de Flaubert. Ancien interne en chirurgie du Dr Flaubert. A Rouen il a son buste en marbre orné d'une fontaine.

sœur était amoureuse, platoniquement croit-il. Son ami se pend. Les sœurs de l'hôpital étaient cloîtrées et ne descendaient dans la cour de l'hôpital que le jour du Saint-Sacrement. Bouilhet était en train de veiller son ami quand il voit la sœur entrer, s'agenouiller auprès du lit, dire une prière qui dura un grand quart d'heure et tout cela sans faire plus attention à lui, que s'il n'était pas là. Lorsque la sœur se relevait, Bouilhet lui mettait dans la main une mèche de cheveux, coupée pour la mère du mort, et qu'elle prenait sans un merci, sans une parole. Et depuis, pendant des années qu'ils se trouvèrent encore en contact, elle ne lui parla jamais de ce qui s'était passé entre eux, mais en toute occasion, se montra pour lui d'une extrême servabilité. » (Journal 5 février 1860).

Comme ils le diront un an plus tard, « on ne fait pas le livre que l'on veut. Il y a une fatalité dans le premier hasard qui vous en dicte l'idée. »

Ce hasard, ce fut la rencontre providentielle d'un interne de Rouen à Croisset. Plus de dix mois se passeront à échauffer leur pensée sur le papier « sans le contact et le rafraîchissement de l'air extérieur. » (21 novembre 1860). C'est seulement le 18 décembre et non sans appréhension, qu'ils se décidèrent à « faire des études à l'hôpital sur le *vrai*, sur le *vif*, sur le *saignant*. » Pourquoi à la *Charité* ? Parce que le Dr Follin, sur la recommandation de Flaubert, leur avait remis une lettre pour Edmond Simon (1) interne de 4^e année dans le service de Velpeau (2). Ils ne faisaient que commencer leurs pérégrinations hospitalières. Sur les neuf établissements de l'assistance publique auxquels ils rendront visite, celui de la rue Jacob était le deuxième. Dure épreuve pour des natures aussi impressionnables et qu'ils n'arriveront à surmonter qu'avec peine.

Consignées dans leur *Journal* dès le soir même, leurs notes n'en ont que plus d'intérêt pour mesurer leur conscience professionnelle, et nous montrer leur esprit d'observation : « nous avons mal dormi... et sans nous en rien dire l'un à l'autre, nous avons une certaine peur, une certaine appréhension dans les nerfs. Quand nous entrons dans la salle des femmes, devant cette table, sur laquelle sont posés un paquet de charpie, des pelotes de bandes, une montagne d'éponges, il se fait en nous un petit trouble qui nous met le cœur mal à l'aise. Nous nous raidissons, et nous suivons avec ses internes Velpeau ; mais nous nous sentons les jambes, comme si nous étions ivres, avec un sentiment de la rotule dans les genoux, et du froid dans la moelle des tibias. Quand on voit cela, et au chevet des lits, ces pancartes sinistres contenant ces seuls mots : Opérée le... il vous vient l'idée de trouver la Providence abominable, et d'appeler bourreau ce Dieu, qui est la cause de l'existence des chirurgiens. Ce soir il nous reste de tout cela une lointaine vision, la réminiscence d'une matinée qu'il nous semble plutôt avoir rêvée que vécue. Et chose étrange, l'horreur du dessous est si bien

(1) Promotion 1856. En même temps que Dubrisay, Léon Labbé et de Saint-Germain. Le docteur Simon deviendra leur médecin. C'est lui qui soigna leur vieille Rose avant de la faire transporter à Lariboisière.

(2) Chirurgien à la Charité en 1835.

dissimulée sous les draps blancs, la propreté, l'ordre, la tenue, qu'il nous reste de cette visite, c'est très difficile à donner la note juste, quelque chose de presque voluptueux et de mystérieusement irritant ; il nous reste de ces femmes entrevues sur ces oreillers bleuâtres, et transfigurées par la souffrance et l'immobilité, une image qui chatouille sensuellement l'âme et qui vous attire par ce voilé qui fait peur. Oui, c'est étrange, je le répète, nous qui avons horreur de la souffrance, des excitations cruelles, nous nous sentons plus qu'à l'ordinaire en veine d'amour. J'ai lu quelque part que les personnes qui soignaient les malades étaient plus portées vers les plaisirs des sens que les autres. Quel abîme tout cela ! »

Le surlendemain, 23 décembre, ils passent une partie de la nuit du dimanche à l'hôpital, observant les malades et les allées et venues du personnel. C'est sur les tuberculeux que se porte principalement leur attention. Le triste aspect de ces malheureux leur inspire des tableaux saisissants. « Nous arrivons au lit d'un phthisique qui vient de passer à l'instant même. Je regarde et je vois un homme de quarante ans, le haut du corps soulevé par des oreillers, un tricot brun mal boutonné sur la poitrine, les bras tendus hors du lit, la tête un peu de côté et renversée en arrière. On distingue les cordes du dessous du cou, une barbe forte et noire, le nez pincé, des yeux caves ; autour de sa figure, sur l'oreiller ses cheveux, étalés, sont plaqués ainsi qu'un paquet de filasse humide. La bouche est grande ouverte, ainsi que celle d'un homme dont la vie s'est exhalée en cherchant à respirer, sans trouver d'air. Il est encore chaud, sous la sculpture profonde de la mort sur un vieux cadavre. Ce mort a réveillé une image dans ma mémoire : le supplicié par le garrot, de Goyat ».

C'est ensuite la vision d'une blanche apparition dans les grands couloirs obscurs, se livrant à l'humble besogne des soins journaliers. « Puis, j'ai vu venir dans l'ombre, tout au loin... une petite lueur, qui a grandi, est devenue une lumière. Il y avait quelque chose de blanc qui marchait avec cette lumière... C'était la sœur faisant sa ronde... Une novice sans doute, car elle n'avait pas le voile noir, était tout en blanc, d'un blanc molletonneux, avec un bandeau sur le front... Alors j'ai entendu une voix si doucement faible que j'ai cru que c'était la voix de la malade. Non c'était la sœur qui parlait à une vieille femme avec une voix de caresse, une voix calmement impérieuse, comme on en prend avec les enfants aimés, quand on veut leur faire quelque chose qu'ils ne veulent pas. Vous souffrez du siège ? La vieille malade a bougonné de mauvaise humeur quelque chose d'inintelligible. La sœur a soulevé la couverture, a pris dans ses bras la malade infirme et infecte, l'a retournée sur le dos, un pauvre dos talé et meurtri, semblable au dos d'un nourrisson meurtri par des langes trop serrés, a retiré prestement de dessous le corps changé de place, l'alèze souillée, et toujours lui parlant, sans cesser une minute de la caresser de la voix, lui disant qu'on allait lui mettre un cataplasme, qu'on allait lui donner à boire... Et cela a fini par le bassin.

En vérité, cela vous arrache l'admiration du cœur et cela est d'une grandeur simple... Ah ! les religions de l'avenir auront de la peine à créer de tels dévouements ».

Trois jours après, le 26 décembre, ils étaient de nouveau à la *Charité* ! « Nous partons dans la neige par un jour qui se lève... nous assistons à la visite, et nous voyons mettre dans la *boîte à chocolat* un paquet noué aux deux bouts, qui est une morte. Nous descendons avec un interne à la consultation qui se tient dans le cabinet du chirurgien... Lentement s'est approché un petit vieillard, le collet de son paletot gras et lustré remonté jusqu'aux yeux, un misérable chapeau lui tressautant aux mains. Il a de longs et rares cheveux blancs, la figure osseuse et décharnée, les yeux sont caves et au fond une petite lueur. Et il tremble ce pauvre vieux, comme un vieil arbre mort, fouetté par un vent d'hiver. Il a tendu son poignet noueux où il y a une grosse excroissance.

— Vous toussiez ? lui dit l'interne.

— Oui, Monsieur ! beaucoup ! a-t-il répondu d'une voix douce, éteinte, dolente et humble, mais c'est mon poignet qui me fait mal !

— Nous ne pouvons pas vous recevoir. Il faut aller au Parvis Notre-Dame. Le vieillard ne disait rien et regardait vaguement l'interne.

— Et demandez la médecine et pas la chirurgie, lui répète l'interne, le voyant rester immobile.

— Mais c'est là que j'ai mal, reprit doucement le vieillard, en montrant son poignet.

— On vous guérira ça en vous guérissant votre toux.

— Au Parvis Notre-Dame, lui cria, d'une voix où la brutalité s'attendrissait, le concierge, un gros bonhomme à moustaches d'ancien soldat.

On voyait la neige tomber à flocons par la fenêtre. Le vieillard s'éloigna sans un mot avec son chapeau à la main. Pauvre diable ! quel temps ! c'est loin ! il n'en a peut-être pas pour cinq jours ! fit le concierge.

Et l'interne nous dit : si je l'avais reçu, Velpeau l'aurait renvoyé demain. C'est ce que nous appelons en terme d'hôpital une *patraque* (1). Oui, il y a comme cela des moments durs, mais si nous recevions tous les phtisiques, Paris est une ville qui use tant, nous n'aurions plus de place pour les autres. Cette scène nous a remué plus que tout ce que nous avons vu jusqu'ici à l'hôpital. »

Scène vécue par chacun de nous, lorsque dans les salles encombrées se posait la question des « entrants » et des « sortants ». Et cependant ils n'étaient pas encore au bout de leurs émotions. Arrivés à la rue Jacob à la première heure, ils y resteront jusqu'à la fin de la journée, pour voir la salle de garde et la chapelle, déjeunant même avec les internes.

« Là-dessus, nous allons visiter l'ancienne salle de garde, décorée par les peintres, amis des internes, par Baron qui a représenté les Amours malades,

(1) *Du temps de Verlaine on disait : pilon.*

reprenant et rebandant leurs arcs à la sortie de l'hôpital ; par Doré qui a composé une sorte de jugement dernier de tous les médecins passés et présents aux pieds d'Hippocrate ; par Français, etc. »

Vénérable salle de garde reconstituée avec tant de soin au Musée de l'Assistance publique en 1935, lors de la démolition du vieil hôpital et qui fit le clou de l'exposition rétrospective organisée à cette occasion. « Puis nous passons dans la vraie salle de garde, une petite pièce cintrée, qui était l'ancienne chambre ardente des prêtres morts. Il n'y a pas de serviettes... On tire de l'armoire deux taies d'oreiller, pour nous en servir... On entend la sonnerie de la chapelle pour un mort, et devant la fenêtre, donnant sur la cour, se dessine le coin d'un corbillard de pauvre qui stationne. Nous retournons à quatre heures pour entendre la prière, et à cette voix grêle, virginale, de la novice agenouillée, adressant à Dieu les remerciements de toutes les souffrances et de toutes les agonies qui se soulèvent de leurs lits vers l'autel, deux fois les larmes nous montent aux yeux, et nous sentons que nous sommes au bout de nos forces, pour cette étude, et que pour le moment c'est assez. Nous nous sauvons de là » comme ils se sauveront deux ans plus tard de l'amphithéâtre de *Lariboisière*, quand il s'agira de reconnaître le corps de leur vieille Rose morte de tuberculose. Leurs nerfs étaient à bout. « Et nous nous apercevons que notre système nerveux, dont l'état nous avait à peu près échappé dans la contention de toutes nos facultés d'observation, ce système nerveux secoué et émotionné de tous les côtés à notre insu, a reçu le coup de tout ce que nous avons vu. Une tristesse noire flotte autour de nous. Le soir, nous avons les nerfs si malades, qu'un bruit, qu'une fourchette qui tombe, nous donne un tressaillement par tout le corps, et une impatience jusque colère. Nous nous complaisons auprès du feu, dans le silence, le mutisme, acoquinés, là, sans l'énergie de bouger, de nous remuer, de nous secouer. »

Tableau des plus réussis, où ne manque ni l'émotion, ni le talent. Le lendemain 27 décembre, ils resteront obsédés par tous ces souvenirs de la veille. « C'est affreux, cette odeur d'hôpital qui vous poursuit. Je ne sais si c'est réel ou une imagination des sens, mais sans cesse il nous faut nous laver les mains. Et les odeurs même que nous mettons dans l'eau, prennent il nous semble cette fade et nauséuse odeur de cérat. Il nous faut nous arracher de l'hôpital et de ce qu'il laisse en nous, par quelques distractions violentes. Ah ! lorsqu'on est empoigné de cette façon, lorsqu'on sent ce dramatique vous remuer ainsi dans la tête et les matériaux de votre œuvre vous faire si frissonnant, combien le petit succès du jour vous est inférieur, et comme ce n'est pas à cela que vous visez, mais bien à réaliser ce que nous avons perçu avec l'âme et les yeux ! » Bel exemple de conscience professionnelle, qui pourtant, nous l'avons vu, ne trouva pas grâce devant plusieurs éditeurs, mais que le lecteur saura apprécier.

Les romanciers ne seront pas près d'oublier ces trois jours passés à la Charité, du moins l'aîné, car le cadet succombera dix ans plus tard aux suites de la paralysie générale.

Le 9 janvier 1884, Edmond raconte la visite de son ami Bonvin (1) : «Et le voilà qui se mit à me raconter qu'il avait été à la Charité, et qu'il y avait rencontré une sœur Philomène si aimée de ses malades qu'elle trouvait tous les jours un bouquet de violettes dans sa cellule. La Charité, c'est vraiment curieux qu'il soit tombé là où j'ai justement fait mon étude... Ah ! l'hôpital s'écrie-t-il, je devais être donc toujours poursuivi par lui. Et il m'a raconté les choses les plus curieuses et les plus humoristiquement observées en les longs séjours qu'il a fait dans les hôpitaux. »

Le souvenir de la Charité restera longtemps présent dans l'esprit du romancier puisqu'à l'occasion d'une lecture, il notera sur son *Journal* (22 février 1895) qu'« en 1780... la journée d'un malade bien soigné et seul dans son lit coûte un peu moins de 17 sous ».

Il mérite de survivre aussi dans la mémoire de la jeune génération qui ne l'a pas connue. Il y a en effet trois siècles et demi que les bâtiments commençaient à s'élever à l'endroit même où se dresse aujourd'hui la nouvelle Faculté de Médecine. En inaugurant le lit individuel et l'hôpital spécialisé (2) dès le début du XVII^e siècle, le vénérable établissement de la rue Jacob apportait en médecine une véritable révolution.

Par la précision des détails, par l'émotion qui se dégage de ces tranches de vie, les Goncourt ont su faire de *Sœur Philomène* un grand roman médical qu'on relit volontiers. Les médecins y retrouvent l'intérêt que l'on porte toujours à une étude bien écrite et parfaitement observée sur le milieu hospitalier.

(1) *François Bonvin, peintre français (1817-1887).*

(2) *Hôpital réservé aux hommes pour les affections chirurgicales des voies urinaires.*